

6. Claude Pichois

Volume 9, Number 1 (49), January–February 1967

Pierre Jean Jouve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60613ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1967). 6. Claude Pichois. *Liberté*, 9(1), 35–45.

6. Claude Pichois

Question :

Jouve est connu comme le poète de *SUEUR DE SANG* ainsi que d'autres poèmes, d'autres recueils de poème comme *LES NOCES* ou comme *DIADEME* ou comme *MOIRES*. Et la plupart des lecteurs ne savent pas que Jouve a écrit une importante oeuvre de romancier. Il faut donc dire qu'il existe *PAULINA 1880*, *LE MONDE DESERT*, *CATHERINE CRACHAT* ainsi que quelques autres ouvrages comme *HISTOIRES SANGLANTES* et *LA SCENE CAPITALE* qui ont été écrits entre 1925 et 1935. En 1926 par exemple Gide a publié *LES FAUX MONNAYEURS*, et *SI LE GRAIN NE MEURT*, Mauriac, *THERESE DESQUEYROUX* et Bernanos, *SOUS LE SOLEIL DE SATAN*. Ce sont des romans qui, par comparaison à ceux de Jouve, peuvent être considérés comme des romans assez réalistes. Mais Jouve, qui est poète et romancier, n'a pas écrit, je crois, de roman poétique. Monsieur Claude Pichois, peut-être pourriez-vous nous définir, par rapport à ces romans de Gide, de Mauriac ou de Bernanos, le caractère particulier des romans de Jouve.

M. PICHOS :

Les romans de Jouve ne sont pas des romans poétiques en ce sens que le roman poétique n'existe sans doute pas; le roman poétique, ainsi *LE GRAND MEAULNES*, est un hybride, donc un texte dépourvu de puissance convaincante. Les romans de Jouve appartiennent à l'oeuvre d'un poète qui a voulu, délibérément, faire acte de création romanesque. Si les romans de Jouve sont extrêmement dépouillés, ils restent bien dans leur dépouillement des romans romanesques, c'est-à-dire de ces romans qui, pour "idéalistes" qu'ils soient, conservent de ces petits faits vrais, comme le dit Stendhal, de ces détails, qui nous donnent l'impression et même la certitude de la réalité; là se reconnaît le parfait romancier.

De plus, ils contiennent, ce qui me semble essentiel pour le roman moderne et contemporain, une certaine indétermination, je veux dire qu'ils obligent le lecteur à interpréter ce que lui suggère l'auteur, à collaborer à la création romanesque. Pensons au dénouement du *ROUGE ET NOIR* que l'on a *expliqué* de diverses manières, ce qui nous contraint à rêver sur cet acte — irréféchi ? logique ? — de Julien Sorel.

Ces deux aspects me paraissent aussi importants pour les romans de Jouve que la fonction des mythes et des symboles. Car mythes et symboles peuvent s'exprimer dans la poésie.

Le mieux n'est-il pas de prendre un exemple : *LE MONDE DESERT*. Le premier personnage à nous être présenté est Jacques de Todi. Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour deviner qu'il porte en lui la Mort (*Tod*, en allemand). Mais Jacques n'en est pas pour autant un symbole désincarné. Jouve qui, au reste, a connu un être qui ressemblait à Jacques, le situe dans la société genevoise ; fils d'un pasteur qui appartient à l'oligarchie puritaine de la ville haute, Jacques est en révolte contre son milieu. Parce qu'il est jeune. Parce que, surtout, il ressent des tendances homosexuelles. Pour combattre celles-ci, pour se sauver, il en appelle à une jeune femme russe qu'il a rencontrée dans le petit monde slave qui vit à Genève. Cette jeune Russe, Jouve l'a appelée Baladine ; encore un nom plein de signification symbolique.

Question :

Pourriez-vous nous préciser cette signification ?

M. PICHOS :

Oui. Le mot "baladine" est le féminin de baladin, un féminin qu'on rencontre, je crois, dans quelque roman de Balzac. Une baladine, c'est quelqu'un qui n'est pas fixé, si vous voulez. Et voici le troisième personnage ; c'est entre Jacques et lui que Baladine va errer, le troisième personnage représentant la force et la solidité. Jouve l'a baptisé Luc Pascal : prénom comme nom fournissent là encore une interprétation symbolique assez facile à trouver. Luc Pascal va l'emporter sur Jacques de Todi auprès de Baladine, et Jacques, qui sent bien que la vie ne lui est plus possible, Jacques va se purifier, car au fond il est à la recherche de la pureté, recherche qui se marque bien dès les premières pages du roman, lorsque nous le voyons, nu sur ses skis, se lancer à la

découverte du soleil sur les pentes neigeuses. Jacques à qui l'univers refuse la justification, la pureté, Jacques va enfin se noyer. Et Baladine se retrouve avec Luc Pascal. Ils décident même de se marier, mais le jour du mariage, elle part, laissant Luc Pascal seul, car elle estime sans doute, et non sans raison, que Luc Pascal a été à l'origine de la mort de Jacques. Baladine alors s'échappe du roman, avec le fils qu'elle a eu de Jacques de Todi. Nous ne la retrouverons pas. Aux dernières pages du *MONDE DESERT*, nous restons en face de Luc Pascal qui, à Paris, pratique une ascèse de haute spiritualité. Luc est ainsi le seul personnage vivant à la fin du roman : il a comme réussi à transcender son humanité, ayant traversé le monde désert, ayant calciné son humanité, pour trouver enfin son être le plus profond. Voilà à peu près comment l'on peut brièvement résumer *LE MONDE DESERT*, en indiquant les éléments qui l'organisent.

Mais Jouve ne prétend pas nous imposer la figure exemplaire de Luc Pascal. Ce n'est pas à lui que rêve le lecteur, c'est à Jacques, le mort, et, peut-être davantage, à Baladine, l'enigmatique, l'enfuie. Telle est à mes yeux l'indétermination romanesque.

Question :

Bien que Baladine soit parfaitement charnelle, soit une femme, pensez-vous qu'elle est aussi un sorte de figure de la connaissance que recherche Luc Pascal ?

M. PICHOS...:

Je crois qu'elle est à la fois une femme tout à fait charnelle et une figure de la connaissance, le lien entre ces deux aspects de sa personnalité étant constitué par cette chevelure que l'on retrouve généralement dans l'oeuvre de Jouve et qui est un symbole sexuel. Mais une fois encore, non pas un symbole désincarné.

Chez Jouve tout est incarné, profondément incarné, chair et sang. Cette chevelure éployée devant Jacques, puis devant Luc, cette chevelure permet à l'un et à l'autre et même à Baladine de faire l'exploration du monde des profondeurs. Et c'est en passant par ce monde du sexe et donc du péché, c'est grâce à cette dangereuse exploration qu'on arrive à la Connaissance.

Question :

Donc, vous pensez que la quête chez Jouve n'est pas préméditée en quelque sorte, mais qu'elle naît de cette recherche parmi les signes du monde, et les signes concrets, qu'elle n'est pas un *a priori*, que tout cela n'est pas tracé et ensuite recouvert d'un certain vêtement charnel . . .

M. PICHOIS :

Oui, je le pense. Il ne faudrait pas du tout considérer l'oeuvre de Jouve comme une oeuvre à thèse. Une oeuvre à thèse pour moi, c'est *LA PESTE*, de Camus, c'est-à-dire une idée revêtue d'une affabulation romanesque. Le roman, le vrai roman, naît d'abord d'une image romanesque. Et je pense que chez Jouve l'image romanesque est première : le skieur nu sur la neige aurorale ou l'eau mortelle dans *LE MONDE DESERT*, la chambre bleue dans *PAULINA*. Ensuite, bien entendu, il y a adéquation, il y a correspondance entre cette image et ce qu'elle signifie et qui l'intègre dans un ensemble. Mais Jouve ne s'est pas donné pour tâche d'exploiter une idée et de l'"habiller".

Question :

Mais, pour revenir à Gide ou à Mauriac, quelle est la nature du réalisme chez Jouve par rapport à ces deux écrivains ? Il est probable que Jouve s'attache moins à l'anecdote, à l'intrigue. Est-ce vrai ou faux ?

M. PICHOIS :

Non. C'est parfaitement vrai. Et je crois qu'on peut définir l'univers romanesque de Jouve comme se fondant sur la réalité des profondeurs, et non pas sur la réalité de surface qui restait celle de l'univers psychologique de Gide et de Mauriac, — la réalité superficielle et superflue de "*La Marquise sortir à cinq heures . . .*".

Question :

Alors, pourrait-on quand même le rapprocher de Proust pour qui le réel, n'est-ce pas, c'est le réel surgi par l'effet de la mémoire effective, ou y a-t-il encore là une différence essentielle entre le roman de type proustien, correspondant donc à la mémoire, à la mémoire effective, et les romans de Jouve ?

M. PICHOS :

Il y a certes entre Proust et Jouve des affinités qui tiennent d'abord à l'authenticité de leur quête et qui se prolongent pour celui-ci, par delà l'oeuvre écrite, jusqu'à la villa de Paulina revue quarante ans après par le poète-lauréat que Florence a distingué de sa médaille d'or. Jouve a bien voulu me confier qu'*A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU* avait fait sur lui une "forte impression", tout en me précisant qu'il n'en avait lu que les premiers volumes, les autres paraissant au moment de la douloureuse crise durant laquelle s'opéra sa métamorphose, sa transfiguration. Mais Jouve devait infailliblement s'éloigner d'une oeuvre bourgeonnante, proliférante, étouffante, aux volutes baroques. Il est difficile, en effet, d'imaginer deux arts français du roman plus différents. Toutefois, Jouve a retenu de l'oeuvre de Proust un trait qu'en vrai créateur il rapporte à sa propre création : il m'a rappelé que, dans *DU COTE DE CHEZ SWANN*, Odette apparaît comme un personnage inaccessible dont Swann finit par se détacher et puis que, tout à coup, nous nous trouvons devant Gilberte, pour apprendre que celle-ci est la fille de Swann et d'Odette, son épouse. Cette rupture, au moins cette discontinuité dans le récit, ce "blanc", comme dit Jouve, voilà ce qui l'a frappé, parce que ces "blancs", si nombreux dans ses propres romans et qui ne sont pas seulement typographiques, représentent une part de l'oeuvre que le lecteur doit imaginer de lui-même. Autre forme de l'indétermination.

Je n'irai pas outre ces rapprochements, car je vois tout ce qui sépare les deux oeuvres : la dimension métaphysique, la perspective métaphysique de l'univers jouvien qui n'existe pas dans l'univers proustien, qui, du moins, n'en postule pas l'économie. Il est évident que Proust ne s'intéresse pas en premier lieu à la métaphysique et que, s'il ne la nie pas, il cherche à y substituer le psychologique. Chez Jouve, ce psychologique est orienté selon des idées, selon des croyances métaphysiques.

Question :

— Jouve n'a donc pas écrit de roman poétique, et pourtant il n'y a pas solution de continuité entre son oeuvre de poète et son oeuvre de romancier.

— Certes, puisque dans certains poèmes de Jouve réapparaissent des personnages de l'oeuvre romanesque de Jouve. J'aime-

rais que Claude Pichois nous indique quels sont les liens étroits qui unissent ces personnages romanesques et ces autres personnages qui dans l'oeuvre poétique sont devenus presque mythiques, Hélène, par exemple ?

M. PICHOS :

Oui, il y a des liens étroits entre les uns et les autres, puisqu'on va jusqu'à trouver dans les premières versions des romans de Jouve des poèmes qui maintenant ne figurent plus que dans les recueils de poésie. Et il y a, René Micha l'a bien montré, il y a un cycle, comme on dit, en parlant des héroïnes de Baudelaire, il y a un mythe, pourrait-on dire, mieux, et René Micha l'a dit, il y a un mythe d'Hélène dans l'oeuvre de Jouve, et Jouve lui-même s'en est très bien expliqué dans *EN MIROIR, ses souvenirs*. Hélène, qui appartient au dernier recueil romanesque de Jouve *LA SCENE CAPITALE*, Hélène est une personne que Jouve a rencontrée, mais non pas dans le cadre où il situe l'aventure. Il l'a connue dans sa jeunesse et au nord de la France. Le personnage romanesque, au contraire, s'inscrit dans le magnifique paysage de la haute Engadine, il porte aussi un nom symbolique, n'est-ce pas ? Et cette Hélène est également pourvue d'une de ces chevelures qui, éployées, sont pour les hommes une tentation chaque jour renouvelée. Hélène, femme mariée et adultère, aux yeux de Paul Bourget ou de François Mauriac, représente vraiment celle qui guide celui qui l'aime — je ne dis pas l'amant — vers les régions de la Connaissance dont nous parlions tout à l'heure.

Question :

Le péché, la faute, la culpabilité, le mensonge sont des maux — et des mots — que l'on retrouve souvent dans la prose de Jouve. Est-ce que vous considérez que ce sont des moteurs de la quête jouvienne ?

M. PICHOS :

Moteur. Je crois que le terme est tout à fait juste, car il y a au fond pour un romancier qui désire représenter un monde chrétien, deux manières de le montrer. Ou bien en plaçant son héros face au péché et en lui faisant refuser le péché, ne serait-ce qu'après avoir accepté la tentation, ou, au contraire, en lui faisant assumer pleinement le péché. Ce péché étant considéré comme

un moteur qui conduit le héros vers le royaume de la grâce. Cette dernière solution est celle que mettent en oeuvre les romans de Jouve, et ce n'est pas leur moindre nouveauté, si nous pensons que depuis *PAULINA* quarante ans et plus se sont écoulés. Catholique de formation et de tradition, non de pratique, non de croyance — et je me conforme, ce disant, à ce que je demande à mes étudiants quand ils présentent par exemple, un exposé sur la religion de Montaigne, à savoir : de formuler succinctement mais sincèrement leur équation personnelle —, je suis étonné de l'usage que font du péché les romanciers catholiques. De l'usage ? de l'abus. Il semble que plus l'on a péché, plus on a la *chance* d'être rédimé. Pourtant, la chute dans cet univers ne m'apparaît pas comme un mouvement ascensionnel. Au contraire, le péché selon Jouve me fait penser à une image qu'emploient les aviateurs, je crois, l'image de la *ressource*. On se laisse tomber pour ensuite rebondir. Et le péché est, en effet, lorsqu'il a été assumé, lorsque l'on a péché pleinement, non pas dans la nausée, mais dans l'exaltation, ce qui permet de bondir vers les royaumes de la grâce ou de la connaissance. Ce n'est peut-être pas très orthodoxe : au moins cela a-t-il l'avantage de purger l'âme de toute trace d'orgueil. Paulina cherche avant tout à faire disparaître d'elle-même, moins peut-être les liens qui la lient à son amant, que cet orgueil contre lequel son directeur de conscience l'a mise en garde dès sa plus tendre jeunesse. Elle va donc tuer son amant, mais ensuite a-t-elle effacé toute trace d'orgueil, — c'est là une question que je pose sans pouvoir exactement y répondre. Encore un effet de l'indétermination romanesque.

Question :

C'est la même question qu'on peut se poser lorsqu'on lit saint Jean de la Croix ou sainte Thérèse ou Catherine de Sienna. Les mystiques sont-ils dans la parfaite humilité et le parfait dénuement, ou sont-ils toujours dans leur solitude ? Est-ce que leur solitude les lient à un orgueil démesuré ?

M. PICHOS :

Je n'ai pas d'expérience de la mystique, je n'ai que des lectures à ce sujet. Le vrai mystique n'est-il pas celui qui arrive à un état de parfaite humilité, tout en étant plus plein de chacun de nous de ce qu'il y a de plus grand ? L'humilité est nécessaire pour permettre la création du vide dans lequel vient s'installer toute la

puissance divine. Seulement, n'oublions pas que Jouve est pour nous, en ce moment, un auteur de romans et que, dans ce cas, il n'a pas prétendu nous enseigner une mystique. C'est une créature humaine, trop humaine, que Paulina, une créature de qui la quête peut être assimilée à une quête mystique, mais nous ne confondrons pas Paulina 1880 avec saint Jean de la Croix ou sainte Thérèse. Ce qu'il y a d'intéressant, entre autre, dans les romans de Jouve, c'est qu'il a pris aux mystiques ce que, évidemment, les romanciers n'avaient jamais pu leur prendre, car ils les avaient à peine approchés, alors que lui, Jouve les a beaucoup hantés. Soit dit une dernière fois, un romancier n'est pas un docteur de l'église et l'on a trop voulu faire, je crois, de François Mauriac et d'autres romanciers catholiques, des Pères de l'Eglise. Sans doute pensent-ils eux-mêmes qu'ils ont en ce bas monde une autre fonction et que, quand nous avons besoin de conseils théologiques, nous savons à qui nous adresser.

Question :

En effet, Jouve s'est toujours défendu de ce qu'on pourrait qualifier de tentation théologique. Il me semble d'ailleurs que dans *LA VICTIME* il y a une très forte ironie à l'égard des théologiens . . .

M. PICHOIS :

Oui, cette partie de *LA SCENE CAPITALE* se passe dans l'Allemagne du XVI^e siècle et cela peut prêter à un certain nombre d'ironies contre l'Allemagne de Luther, donc à un certain nombre d'ironies contre les théologiens. Mais je crois qu'il n'y a au fond qu'une relation ténue entre Jouve et les théologiens. Jouve est un romancier qui fait pleinement son métier de romancier. Il n'a jamais confondu la mystique ou la théologie, d'une part, et le roman, d'autre part, non plus que la psychanalyse et le roman. Mystique, psychanalyse, ce sont pour lui des éléments de la création romanesque, mais ce n'est pas toute la création romanesque. Il faut que ces éléments passent d'abord au creuset de la création romanesque.

Question :

Pour les chrétiens, l'oeuvre de Jouve semblerait s'inscrire hors d'un certain christianisme auquel on est habitué, et il est

probable que ces chrétiens-là se rattachent à une conception dualiste, manichéenne du christianisme. Je crois qu'il serait bon de préciser justement que Jouve est parfaitement chrétien mais qu'il ne donne en rien sa caution à cette conception manichéenne.

— Pourtant, chez Jouve, la faute et la culpabilité représentent bien le mal. Et quel est pour Jouve, d'après vous, dans ses romans, le Mal ? Est-ce que le Mal a une existence ?

M. PICHOS :

Le Mal a certainement une existence, mais une existence qui ne doit pas être cherchée en dehors de nous. La conception d'un Mal incarné par un Diable n'est plus possible. Nous savons bien que le Mal se situe aux racines mêmes de notre être et qu'il est en nous, non pas en dehors de nous. Le Diable, c'est chacun de nous. Et là Jouve a pu utiliser une technique nouvelle qui lui a permis de découvrir les racines de ce Mal.

Question :

Je voudrais prononcer le mot psychanalyse. Jouve a-t-il véritablement utilisé la psychanalyse dans ses romans et particulièrement dans *CATHERINE CRACHAT* ?

M. PICHOS :

Oui, c'est à la psychanalyse que je faisais allusion en employant le mot "technique". Mais je ne voudrais pas empiéter ici sur ce que dit mon collègue Jean Starobinski, avec une compétence dont je ne puis me prévaloir. Je tiens seulement à souligner que si l'affouissement des rêves par Freud a permis à beaucoup de surréalistes de rêver très bien, Jouve, en toute indépendance, est le premier romancier à avoir réussi la création d'un monde romanesque en utilisant la technique et la matière de la psychanalyse. La technique, car la ressource dont je vous proposais l'image, doit justement passer par ce souterrain, par ce gouffre, plutôt, de la psychanalyse, qui perce les profondeurs de l'être et qui permet enfin d'accéder au royaume de la lumière. La matière : celle que la psychanalyse, en découvrant les sources de l'instinct sexuel, en projetant une lumière crue sur l'Eros et la Mort, fournit au romancier Jouve. Mais la technique reste un *moyen* d'investigation, plus puissant que la psychologie classique. Quant à la matière, elle est soumise à l'empire de la création. Dois-je rappeler que, pour les

AVENTURES DE CATHERINE CRACHAT, Jouve a eu à sa disposition un document psychanalytique de première main, un document clinique ? Il s'est pourtant défendu de l'avoir reproduit tel quel : il l'a *utilisé*, sans se refuser le droit d'insérer dans cette trame, dans ce donné, des personnages, des éléments d'intrigue qu'appelaient les lois, les voix distinctes de la réalité psychanalytique. Annexer Jouve à la psychanalyse, pour moi, c'est comme annexer Nerval à l'ésotérisme. Renversons le mouvement annexioniste.

Question :

Est-ce que vous pensez que par la psychanalyse Jouve atteint le monde mythique ?

M. PICHOIS :

Je le pense. Jouve est parti de la psychanalyse freudienne, la première psychanalyse, mais ce qu'au fond nous livre son univers romanesque ce sont des archétypes plutôt jungiens : de grands mythes comme ce mythe de la chevelure dont nous parlions tout à l'heure.

Question :

Sur le plan poétique, cette connaissance psychanalytique l'a peut-être amené à concevoir une forme qui est très particulière, très originale. Je voudrais savoir si, sur le plan romanesque, il y a eu aussi création d'une forme nouvelle ou si, malgré tout, on peut rattacher le roman de Jouve au classicisme, d'une manière quelconque.

M. PICHOIS :

Non pas d'une manière quelconque, mais d'une manière très précise. Je considère que les romans de Jouve sont des oeuvres parfaitement classiques. J'entends par là qu'ils se rattachent à la plus grande et à la meilleure tradition du roman français depuis le roman courtois et *LA PRINCESSE DE CLEVES* jusqu'à des oeuvres achevées du XIXe siècle, *DOMINIQUE* de Fromentin, par exemple. Il ne s'agit donc pas de reprendre la forme du roman qu'ont exploitée les prédécesseurs de Jouve, que ce soit Gide ou Bourget, mais de retrouver l'univers classique, c'est-à-dire un univers fermé, un univers parfait où la simplicité du drame — pensez aux deux personnages apparents de *PAULINA*, aux trois person-

nages du *MONDE DESERT* — requiert une absolue rigueur d'expression. Un style qui traduit une voix, une attitude devant la vie et la mort. Parfois, comme *DANS LES ANNES PROFONDES*, un lyrisme, mais contrôlé. Parfois aussi, comme dans *LA FIANCÉE* des *HISTOIRES SANGLANTE*S (et comme dans la version d'*OTHELLO*, une certaine sauvagerie qui ne peut se repaître que de sueur de sang. Jamais ni bavure ni concession. Franchement, je suis frappé par la sobriété de ce style. Et par la solidité de chacune des oeuvres, où la cohésion des parties ne nuit pas à l'ouverture, à l'indétermination : c'est là, je crois, que les deux mots, *roman* et *classique*, se conjuguent harmonieusement.

Question :

Quand vous prononcez le mot classique, vous songez à la composition. Cependant, Jouve nous apparaît bien comme l'un des plus authentiques héritiers du véritable romantisme : Baudelaire, Nerval, en France, Hölderlin, Novalis, en Allemagne.

M. PICHOS :

Certes, mais je vous demande la permission de faire une distinction entre le vrai romantisme français, celui de Baudelaire et de Nerval, et le romantisme allemand. Le même mot ne peut pas s'adapter à ces deux réalités littéraires. Le romantisme de Baudelaire et de Nerval est ce qu'on peut appeler un surnaturalisme, qui n'a jamais oublié les lois qui conviennent au tempérament français de la création littéraire classique. Si bien que le surnaturalisme, c'est au fond le romantisme allemand, mais organisé selon les tendances profondes du classicisme français. Et c'est à ce titre que je voulais dire que l'oeuvre de Jouve était classique au plus haut point. Elle l'est dans un autre sens aussi, dans le sens des oeuvres qui restent et qu'on lira dans les classes plus tard, qu'on lit déjà dans les Universités. A cet égard, je prétends que, de tout ce qui s'est écrit, en fait de production romanesque, entre 1925 et 1940, il restera surtout Pierre Jean Jouve, André Malraux et, ce qui étonnera peut-être quelques lecteurs, le Céline du *VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT*. Je mourrai avant de savoir si je me suis trompé . . .